

Christian Garcin

Des femmes
disparaissent



**une enquête
de Zuo Luo**

Verdier

DES FEMMES DISPARAISSENT

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR
aux éditions Verdier

Labyrinthes et Cie, 2003

La neige gelée ne permettait que de tout petits pas, 2005

L'Autre Monde, 2007

La Piste mongole, 2009

Christian Garcin

Des femmes
disparaissent

Un roman
de Chen Wanglin

Verdier

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2011.
ISBN : 978-2-86432-631-1

Pour Gérard Bobillier

Pour Liliane Dutrait

— Une fille! marmotta le médecin.

En entendant cette nouvelle, l'homme resta hébété un moment puis se mit à pleurer et à se lamenter comme une femme tout en répétant :

— Zhou Jinhua! Zhou Jinhua! Espèce de bonne à rien! Cette fois, tu viens de me donner le coup de grâce!

L'homme se releva et entra en chancelant dans la salle d'accouchement. Il en ressortit au bout d'un moment avec un paquet dans les bras et resta debout sur le seuil.

— Docteur, si vous me trouvez un preneur...

— Ôte-toi ça de la tête et emmène-la à la maison, dit le médecin, furieux. Quand elle aura dix-huit ans, tu la vendras 10 000 yuans.

MO YAN, *La Mélopée de l'ail paradisiaque*.

Chen Wanglin est un jeune Chinois (né en 1983) qui vit à Pékin.
Il écrit toutes sortes d'histoires, qu'il ne termine pas toujours.
Le détective privé Zhu Wenguang, dit Zuo Luo, ou Zorro, lui a inspiré
ce récit. Il est par ailleurs un des personnages du roman
La Piste Mongole (Verdier, 2009), et l'auteur de récits pour la jeunesse :
Aux bords du lac Baïkal (L'École des Loisirs, 2011).

PROLOGUE

Il n'y avait pas de serrure. 323 Shangong Lu, c'était la bonne adresse, celle en tout cas que lui avait donnée Bec-de-canard l'avant-veille. La porte en métal rouillé s'ouvrit en grinçant un peu, mais à peine. Le cœur de la nuit frémissait de chaleur. Un peu plus loin, l'avenue du Peuple était chargée de véhicules lourds et acariâtres, aux noires puanteurs. Le bruit parvenait parfaitement jusque dans ces ruelles désertes, obscures et défraîchies, flanquées de bâtiments d'un blanc sale, probablement construits à la va-vite dans les années soixante-dix. Un bruit assourdi, pourtant, qui ne couvrait pas celui des dizaines de climatiseurs ronflants répartis régulièrement entre chacune des fenêtres de chacun des petits immeubles décatis de la rue, ni le tiédasse magma musical qui provenait du bar karaoké *Chez Nyyrikki* situé quelques mètres plus loin, dont les lumières bleu métallique éclairaient par intermittence le trottoir et un pan du bâtiment d'en face. Le léger bruit de la porte interrompit l'activité d'un chat juché sur un amas de sacs poubelle éventrés, dont la chaleur décuplait les odeurs d'huile rance et de légumes avariés. Il vit l'homme debout devant la porte, le fixa un moment, puis, convaincu qu'il n'y avait là aucune menace à court terme, reprit son travail de fouille minutieuse.

Shangong Lu, lui avait dit Bec-de-canard l'avant-veille, tu ne peux pas te tromper, c'est la deuxième à droite puis la deuxième à droite après le rond-point fleuri de l'avenue du Peuple quand tu la remontes vers le nord.

Et la fille? avait demandé Zhu Wenguang.

Bec-de-canard avait reposé sa bière et roté.

Quoi, la fille?

Il avait ensuite tiré longuement sur sa cigarette, sans quitter Wenguang des yeux. Ils étaient à leur point de rendez-vous habituel, le Bembo café, un bar enfumé et climatisé, en sous-sol, tenu par une Européenne nommée Misra Samjak, dans une des avenues qui rayonnaient à partir du grand théâtre de Sun Yat sen, à Guangzhou. Cet après-midi-là la chaleur était particulièrement épaisse et suffocante: les quelques passants qui s'aventuraient hors des appartements ou bureaux climatisés se trouvaient instantanément écrasés sous une chape étouffante et humide, comme des paramécies sous la plaque de verre du microscope.

Bec-de-canard détestait la chaleur et l'humidité. Il était originaire de Bouriatie, et son véritable nom était Tsogol Dordjé. Mais ce nom imprononçable ici et ses lèvres assez proéminentes avaient dicté le surnom dont il était depuis de longues années affublé. Zhu Wenguang se doutait un peu de la raison pour laquelle il était venu vivre à Guangzhou: une histoire de femme, c'est en tout cas ce qu'il avait déduit des divers indices disséminés par Bec-de-canard dans ses discours. Mais la vérité est que Wenguang n'était ni curieux ni bavard, et surtout qu'il se foutait royalement des raisons pour lesquelles Bec-de-canard avait quitté la Bouriatie pour le sud de la Chine. Quoi qu'il en soit, Bec-de-canard connaissait énormément de monde, tant dans la police que chez les paysans, dans le petit peuple, la nouvelle bourgeoisie, les milieux industriels et les mafias

capitalistes, et c'est lui qui, par des jeux d'interaction entre ces différents réseaux de connaissances, parvenait souvent à centraliser les appels au secours de dizaines de jeunes femmes, celles qui vivaient non loin de Guangzhou, tout au moins dans un périmètre n'excédant pas deux cents kilomètres.

C'était le champ d'action numéro cinq de Zhu Wenguang, surnommé Zuo Luo, ou Zorro, du nom du célèbre renard masqué. Il possédait plusieurs champs d'action dans le sud du pays, mais pour la région de Guangzhou, Bec-de-canard était son unique relais. Son champ d'action numéro deux était dans la province du Shanxi, autour de Taiyuan. Son champ d'action numéro un, le canton de Zhongjiang, dans la province du Sichuan, d'où il était lui-même originaire. Le numéro trois, dans la province du Hebei. Etc. Il disposait en tout de quatorze champs d'action. Partout il avait des relais, des indicateurs, qui lui révélaient les endroits où étaient séquestrées les jeunes femmes des campagnes pauvres vendues de force à d'autres paysans, ou à quelques citadins tout aussi pauvres. La plupart tombaient enceintes au bout de quelques mois, et se trouvaient alors doublement enchaînées, ne se résignant pas à abandonner leurs enfants. Mais certaines d'entre elles pourtant, lassées des coups et des mauvais traitements infligés par des maris rustres et rudes qui considéraient qu'ayant acheté une marchandise, celle-ci leur appartenait de droit, parvenaient à alerter leurs familles, qui d'ailleurs le plus souvent se taisaient, afin de ne pas perdre la face, étant donné que c'étaient elles qui les avaient vendues. Il arrivait même que certaines de ces familles alertent le mari, qui redoublait alors de violence sur son épouse. Pourtant, de temps en temps, une lettre, une photo, un appel au secours parvenaient entre les mains d'un des indicateurs, ou parfois directement jusqu'à Zhu Wenguang, qui s'en-

gageait alors à libérer ces jeunes femmes, les arracher à leur sort misérable : par la voie officielle de temps en temps, lorsqu'il parvenait à faire intervenir une police pourtant majoritairement réticente ; par la ruse parfois ; mais aussi, assez souvent, par la force, et la plupart du temps en combinant les trois. Ici, seule la ruse, et éventuellement la force, prévaudraient : le mari avait d'excellentes relations dans la police, il ne fallait pas compter sur elle.

La fille, avait répété Zuo Luo sans ciller. Elle sera chez elle toute seule ?

Il avait recraché la fumée de son cigarillo. Son visage massif, impassible, respirait le calme et la sérénité. Il avait de larges joues, de tout petits yeux, ne souriait que rarement. Un roc.

Oui, approuva Bec-de-canard. Faudra faire attention, hein. Les voisins sont de mèche, tout comme la police. Et le mari est un vrai dur. Sois prudent.

Hibiscus, c'est ça ?

C'est ça. Vendue 3700 yuans en 1993, à 18 ans, à un paysan du Shanxi. Revendue ensuite à un autre, le mari actuel, qui peu de temps après est venu habiter à la ville. Elle a une fille de douze ans. Battue régulièrement à coups de tuyau dans les reins, et à coups de couteau dans les jambes. A tenté de se suicider deux fois. Elle a plusieurs cicatrices de coups de tournevis, dont une depuis peu sous l'œil gauche. C'est en tout cas ce qu'elle dit dans sa dernière lettre, celle qui a décidé ses parents à me prévenir. Enfin, à te prévenir, par mon intermédiaire. Tu as tout ça là-dedans, avec la photo.

Zhu Wenguang avait extirpé d'une enveloppe kraft le photomaton d'un homme d'une quarantaine d'années, au visage neutre, la main posée sur l'épaule d'une jeune femme à ses côtés, légèrement inclinée vers lui, au visage rond et juvénile, plutôt joli.

Après-demain à 22 heures le mari sera avec des amis dans un bar karaoké, à côté de chez lui. Elle prétextera une migraine, ou autre chose, pour rester seule à la maison. Sa fille est chez ses beaux-parents pour la semaine.

Zhu Wenguang avait fixé la photo une trentaine de secondes et dit :

Mais pourquoi ne sort-elle pas de chez elle pendant ce temps, et ne me rejoint-elle pas ailleurs ?

Trop risqué, avait jugé Bec-de-canard. Je t'ai dit, les voisins sont de mèche avec le mari, et au courant des lettres qu'elle a envoyées. Ils la surveillent. Tu sais bien, elle ne saurait pas où aller, ne pourrait pas faire dix mètres.

Zuo Luo avait grogné, et examiné à nouveau la photo. Face à lui Bec-de-canard s'efforçait de dissimuler la raison de son surnom en se mordant les lèvres. Leurs bières étaient terminées.

Irina ! avait lancé Bec-de-canard.

Mais la serveuse était déjà devant eux, une jeune Russe aux rondeurs émouvantes et aux cheveux blonds, presque blancs, qui luisaient étrangement dans la pénombre. Bec-de-canard avait levé l'index et le majeur de la main gauche, et la jeune fille était repartie silencieusement vers le comptoir.

Et la fille ? La petite, je veux dire ?

Hibiscus a décidé de partir sans elle, avait expliqué Bec-de-canard. Elle espère pouvoir la récupérer plus tard, d'une manière légale. Après avoir fait constater par un médecin les multiples traces de coups sur son corps et son visage, par exemple.

Puis la serveuse russe leur avait porté deux nouvelles bières, qu'ils avaient bues en silence.

Le chat continuait de fouiller dans l'amas de sacs poubelle, d'où émanait à présent une odeur dominante de poisson avarié et de vieux chou. Zhu Wenguang poussa

délicatement la porte rouillée. Soudain il crut apercevoir juste au-dessus de lui, mais très furtivement, une silhouette noire sur le fond noir de la fenêtre. Il hésita un peu. Ce pouvait être un des voisins complices qui l'observait. Il attendit quelques secondes immobile et collé à la porte rouillée, mais rien ne bougea. Il y avait à sa droite le chat qui fouillait les sacs poubelle, plus loin le bar karaoké qui distillait sa musique assourdie et ses lumières bleutées, rien sur sa gauche hormis un réverbère qui ne fonctionnait pas et, beaucoup plus loin, l'avenue et ses camions enroués, partout la chaleur dense et moite, et au-dessus de lui cette silhouette qui l'observait peut-être.

Il attendit encore une minute ou deux. Tout était silencieux, si l'on voulait bien ignorer les petits frottements félins sur la droite, le bruit diffus des véhicules sur l'avenue du Peuple, et les rythmes sourds provenant du bar karaoké *Chez Nyyrikki*.

Le chat fit tomber une boîte de conserve, qui dévala les sacs poubelle empilés les uns sur les autres et atterrit sur le trottoir. Le bruit métallique l'effraya, il fit un bond de côté, fila comme un obus et disparut dans le noir.

Zhu Wenguang compta jusqu'à dix, et leva la tête lentement, par minuscules à-coups. Très loin sur la gauche un concert de klaxons s'éleva. Sur la droite, le volume sonore du karaoké parut augmenter un peu, et il reconnut la chanson : une blquette sentimentale et populaire des années quatre-vingt-dix, assassinée par un jeune homme à la voix chevrotante. Enfin il put voir nettement au-dessus de lui, et se rendre compte que la silhouette qui se découpait sur le fond noir de la fenêtre était en réalité un linge suspendu à une corde. Il exerça une poussée plus franche sur la porte rouillée, qui s'ouvrit plus amplement et sans bruit. Avant d'entrer, il jeta un coup d'œil machinal sur sa droite, et retint sa respiration. Il y avait devant le karaoké, dont

les silhouettes se découpaient sur fond bleu et noir, deux hommes qui fumaient et regardaient dans sa direction.

Zhu Wenguang était droit dans l'entonnoir de nuit qui venait de s'ouvrir devant lui. Il se colla doucement contre la porte entrouverte. À nouveau il prit la décision de ne pas bouger. Plus loin sur sa droite, face à l'amas de sacs poubelle, devant la façade du bar karaoké *Chez Nyyrikki* qui distillait ses rythmes sourds agrémentés de lumières métalliques et bleutées, les deux types sur le trottoir échangeaient quelques mots, dont il lui était impossible de discerner la teneur. Ils pouvaient aussi bien parler de l'homme qui à quelques mètres d'eux se tenait immobile et droit, plaqué contre la porte rouillée d'un immeuble miteux, que des derniers chiffres de la délinquance immobilière, des filles qu'ils avaient emmenées ici ce soir et qu'ils espéraient conduire dans leurs lits respectifs, du train de vie aristocratique des cadres du Parti, de l'actrice Lu Lu qu'ils trouvaient séduisante, de la pollution des fleuves, du dernier concert de Faye Wong qu'ils trouvaient séduisante, du barrage des Trois Gorges qui avait coûté tant en destins bouleversés mais allait rapporter tant en devises, de l'arrogance des nouveaux mafeux, ou encore des derniers résultats du football, du base-ball et même, pourquoi pas, du ping-pong. Par prudence, il opta pour la première éventualité, et demeura strictement immobile. Il espérait se fondre dans le métal rouillé de la porte, devenir moins visible qu'un chat noir fouillant les sacs poubelle dans la nuit, qu'une flaque grise sur un trottoir goudronné, qu'un renard roux dans un sous-bois d'automne, qu'un clou rouillé sur une porte rouillée la nuit dans une rue mal éclairée.

Les deux hommes rirent aux éclats, ce qui tendait à éliminer certaines des suppositions qu'il venait de formuler. Cependant il ne bougea toujours pas. Il entendit au-dessus de lui, légèrement sur la droite, le bruit d'une fenêtre que l'on ouvre. Il leva les yeux autant qu'il le put sans bouger le visage, et aperçut une lumière. Quelqu'un, une femme apparemment, se pencha à la fenêtre et demanda d'une voix rude aux deux hommes de faire moins de bruit, et accessoirement d'aller fornicuer avec leurs mères respectives. Ensuite la fenêtre se referma bruyamment, et les deux hommes sans un bruit écrasèrent leurs cigarettes sur le trottoir. Ils ouvrirent la porte du bar karaoké, la musique enfla quelque peu et devint plus discernable, puis, lorsqu'elle fut à nouveau fermée, se réinstalla le magma tiédasse aux rythmes sourds qui berçaient sans doute plus avantageusement la voisine acariâtre que les éclats de rire graveleux qui résonnaient encore quelque peu dans le silence de la rue.

Zhu Wenguang attendit quelques instants. Le silence et l'obscurité s'étaient réinstallés, si l'on voulait bien ignorer, sur sa droite, toujours le bruit du karaoké et sa lumière bleutée qui coulait sur le trottoir face aux sacs poubelle aux odeurs de poisson avarié et de vieux chou, sur sa gauche toujours rien, hormis un réverbère qui ne fonctionnait pas et, plus loin, le bruit diffus des véhicules qui inlassablement arpentaient l'avenue du Peuple.

Il entra.

La cage d'escalier sentait le salpêtre et la pisse de chat. La chaleur y était intenable. Deuxième étage, lui avait dit Bec-de-canard. Il se garda d'actionner l'interrupteur, qui de toute façon ne fonctionnait pas, et entreprit la montée des marches, dans une obscurité quasi totale. Deuxième étage, et porte de gauche, avait précisé Bec-de-canard. Il s'efforça de respirer avec la bouche, tant l'odeur était

suffocante. Tout en haut de la cage d'escalier, un vasistas gris sale laissait filtrer une pâle lumière de lune qui parvenait difficilement jusqu'à lui tout en bas, mais enfin c'était mieux que rien, et il put parvenir à s'accoutumer peu à peu à l'obscurité.

Il grimpaît très lentement.

Très très lentement.

L'escalier grinçait bien de temps en temps, mais enfin, pas de quoi fouetter un chat. Pas même un chat noir fouillant les poubelles la nuit. Pas même un des deux chats dont il discerna la silhouette sur le palier du premier étage à peine éclairé par la faible lumière de lune qui coulait depuis le vasistas tout en haut. Le plus petit le regarda droit dans les yeux tandis que l'autre, un gris, eut peur, se mit à miauler et chercha à fuir. Zhu Wenguang s'arrêta net. Ne pas attirer l'attention des voisins. Les possibilités de fuite n'étant pas légion, sauf à descendre et venir percuter Zhu Wenguang, le chat gris fila prestement vers l'étage supérieur. Après s'être assuré que l'autre le suivait simplement du regard sans bouger, Zuo Luo continua sa marche.

Le deuxième étage approchait. Le chat gris avait disparu. Sans doute avait-il poursuivi vers le troisième étage. Ou le quatrième. Ou le toit de l'immeuble, en franchissant d'une manière ou d'une autre, à l'aide d'un bond prodigieux par exemple, le vasistas sale et entrouvert à la lumière de lune. Peut-être arpentait-il à présent le toit en ne pensant plus à rien qu'à l'espace immense et chaud de la nuit qui s'ouvrait devant lui.

Les pas de Zhu Wenguang étaient silencieux. Le corps de Zhu Wenguang était tendu, prêt à en découdre. Les yeux de Zhu Wenguang étaient à l'affût de tout remuement d'air, de tout mouvement, imprévus. Les oreilles de Zhu Wenguang étaient aux aguets, mais il n'entendait que le bruit des camions très loin sur l'avenue du Peuple,

les basses très assourdies provenant du bar karaoké *Chez Nyyrikki*, et des bruits de télé quelque part, probablement au troisième étage. Un opéra, se dit-il. Probablement un opéra de Pékin. Peut-être *Le Pavillon des pivoines*, pensa Zhu Wenguang, qui pour tout dire appréciait surtout l'opéra de Guangzhou, mais il crut reconnaître un passage chanté :

*Comme c'est déconcertant!
Me voici saisie d'une impression de solitude et de détresse...*

À cela se mêlait, qui semblait provenir du même étage, une voix nasillarde, typique des documentaires animaliers :

Les renards creusent rarement leurs terriers, ils récupèrent les tanières des blaireaux et peuvent les utiliser pendant plus de cent ans. Le terrier a en général plusieurs issues. Le schéma normal de son organisation comprend...

Mais Zhu Wenguang avait cessé d'écouter, ne se concentrant plus que sur sa progression.

Parvenu sur le palier du deuxième, il demeura quelques instants immobile devant la porte de gauche. Il y colla délicatement l'oreille, mais pas un bruit. Pas la moindre lumière non plus ne filtrait sous la porte. Les télé du troisième se répandaient en voix nasillardes :

L'appel sexuel du renard est un cri d'ordinaire plaintif, assez variable, parfois semblable à celui du paon...

ou lointaines et aiguës, à présent un peu mieux discernables :

*Dans une débauche de pétales rouges et de feuilles verdoyantes,
Deux cœurs s'immergent dans l'amour.
Leur union fut gravée dans la pierre lors d'une vie antérieure
Et réapparaît maintenant dans un autre temps.*

C'était bien *Le Pavillon des pivoines*. Zhu Wenguang bloqua sa respiration et appuya doucement le plat de sa main sur la porte. Elle était fermée.

Normal, pensa-t-il.

Il gratta quatre fois du bout des doigts, se disant que si la jeune femme nommée Hibiscus attendait sa venue, elle devait être prête à partir, peut-être même debout impatiente derrière la porte, un sac à la main. Ce serait la moindre des choses, en tout cas. Mais rien. Aucune réaction.

C'était une porte métallique de faible épaisseur, qui pouvait s'ouvrir de l'extérieur. Doucement il actionna la poignée, et, millimètre par millimètre, poussa. La télé du troisième enchaînait les récitatifs. L'autre télé du troisième s'était tue. La porte était à présent suffisamment ouverte pour lui permettre de passer la moitié de son corps. Tout était sombre, seule la lumière parcimonieuse de la rue qu'il venait de quitter parvenait à éclairer faiblement l'intérieur de la pièce. Son champ de vision, entre le chambranle et la porte ouverte, ne lui livrait qu'une table encombrée de papiers divers, d'un pot de Nescafé, d'un cendrier, et d'un magazine. La musique du karaoké avait légèrement enflé. Zhu Wenguang engagea la totalité de son corps dans l'ouverture, et poussa un peu plus la porte, qui grinça un peu.

Une fois tout entier dans la pièce, il enregistra trois choses simultanément: la deuxième télé du troisième s'était tue, il y avait des bruits de voix tout en bas dans la rue, et il vit sur sa gauche un lit sur lequel était recroquevillée une silhouette féminine et frêle, immobile.

Une momie, pensa-t-il spontanément. Ou un fœtus dans le ventre de sa mère.

Ce n'était qu'une toute jeune femme, qui leva la tête vers lui. Ses yeux étaient baignés de larmes. Malgré la

pénombre ambiante, à laquelle il avait eu le temps de s'habituer, il put discerner une estafilade sous son œil gauche. Sans doute le coup de tournevis dont lui avait parlé Bec-de-canard.

Mais il avait autre chose à faire qu'à émettre des suppositions. Il se plaqua contre le mur, derrière la porte. Les voix dans la rue s'étaient déplacées vers la cage d'escalier, et des bruits de pas montaient vers lui. Du bout des doigts il caressa dans sa poche le pistolet dont il espérait ne pas avoir à se servir.

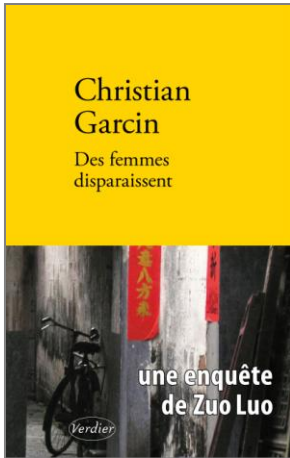
Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en décembre 2010
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.

61250 Lonrai

N° d'imprimeur: 000

Dépôt légal: janvier 2011

Imprimé en France



Des femmes disparaissent Christian Garcin

Cette édition électronique du livre
Des femmes disparaissent de Christian Garcin
a été réalisée le 24 mars 2011
par les éditions Verdier.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782864326311).

Code article : NU52110.

ISBN PDF : 9782864326496.